Le train de midi dix : un philosophe un peu blet !

Autor(en): **Jean**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Le nouveau conteur vaudois et romand**

Band (Jahr): **77 (1950)**

Heft 9

PDF erstellt am: **06.06.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-227383

Nutzungsbedingungen

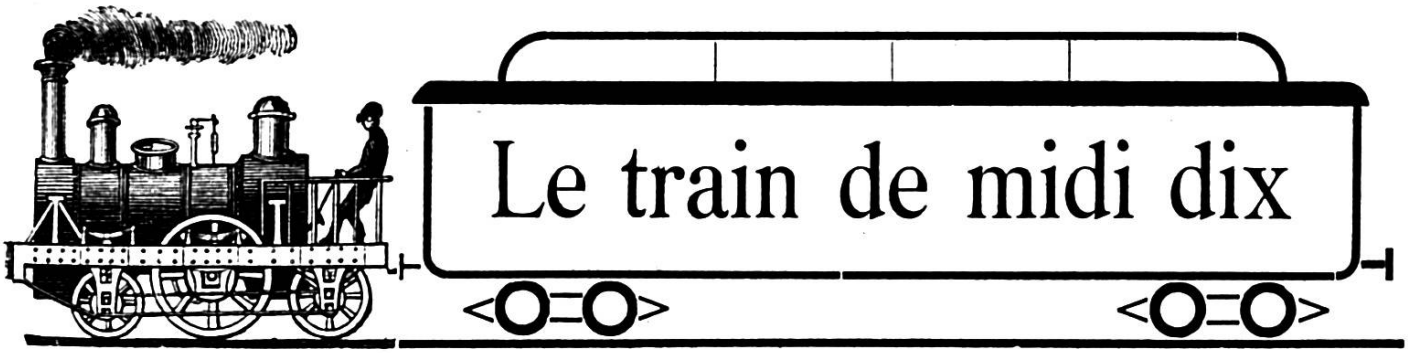
Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch



Un philosophe un peu blet !

Grande animation dans le wagon de queue ; celui où s'agglomèrent les écoliers rentrant à la maison pour la délicieuse corvée dînatoire.

Phénomène bien connu des urbanistes, villes et villages s'agrandissent vers l'ouest. Le train de midi dix roulant d'ouest en est, son wagon de queue est celui qui dépose le plus près du nid la plus grande partie des pinsons-usagers.

— Voilà pourquoi le wagon de queue n'est jamais muet, dirait le médecin de Molière !

Mais revenons à nos moutons !

Un monsieur très bien vient de faire son entrée et de déposer ses quatre-vingt-dix kilos sur la banquette, entre deux poids plumes qui doivent totaliser, à eux deux, cent livres, y compris les casquettes et les olives.

Gulliver s'installant dans un salon de Lilliput !

Son signalement ?

Ouvrez le dictionnaire, le N.P.L.I. cher aux collaborateurs du N.C.V., cherchez Socrate dans la partie histoire, l'image de l'illustre Grec me dispensera de vous tracer le portrait du nouvel arrivé.

Un Lilliputien, philatéliste enragé, fait admirer ses dernières acquisitions aux camarades. Gulliver tire de son veston un portefeuille fatigué et l'ouvre...

Vous n'avez peut-être jamais remarqué que la conversation téléphonique et l'ouverture d'un portefeuille sont deux radars détectant immédiatement et infailliblement les honorables citoyens un peu blets ?

Nos CFF. n'ayant pas encore installé la téléphonie sans fil dans leurs wagons, de tête, du milieu ou de queue, laissons de côté le radar téléphonique ; non sans avoir conseillé aux lecteurs soucieux d'éviter des drames de ne jamais téléphoner à leur tendre moitié lorsqu'ils sont un peu blets et désirent, ce qui est tout à fait légitime, ne pas le laisser deviner.

Revenons à nos moutons ! Plus exactement au portefeuille de notre ami Gulliver.

L'ouverture du dit portefeuille, aussi pénible qu'un accouchement, et le farfouillement qui suit font que nos Lilliputiens — n'oublions pas qu'ils habitent d'heureuses terres sur lesquelles Bacchus règne en maître — constatent immédiatement que Gulliver est un peu blet.

Les conversations à la Pierre Dac s'engagent dans la brouillasse qui tombe souvent sur les forum radiophoniques, avec, au lieu de milliers d'auditeurs s'esbaudissant, votre très humble et très obéissant serviteur comme unique concessionnaire.

Gulliver finit par dénicher dans son portefeuille un *rayon* magnifique et authentique. Il l'élève à bout de bras et proclame :

— Je l'ai acheté il y a cinq minutes au bureau de poste !

Une houle d'hilarité passe sur le forum en liesse.

Soudain, et c'est là que mon histoire devient un peu moins idiote, Gulliver, déjà Socrate en stature, front vaste comme une

steppe, barbe fleurie et lèvres lippues, devient Socrate par le savoir et une dialectique pleine d'ironie. Il demande, avec malice :

— Mes jeunes amis, savez-vous ce que c'est un synonyme ?

Les réponses fusent de partout :

— Blet !... Pris !... Emu !... Emmourzé !... Prêt !... Rond !... Robloblot !... Parti !... Eméché !...

— *Errare humanum est !* clame Socrate, soulevant son feutre et laissant admirer pendant deux secondes un crâne vierge de tout poil. Un synonyme est un mot dont on ne connaît pas l'exacte signification et dont on se sert pour remplacer un autre mot dont on ne sait pas bien ce qu'il veut dire.

Une vague anxiété se lit sur les frimousses. Une petite Susu descend à Lutry, oubliant son parapluie. Elle lève des bras éplorés. Une main amie lance l'oublié sur le quai, juste à l'entrée du tunnel.

— Etes-vous au courant de l'enquête que mènent vos maîtres au sujet de l'argent de poche qui doit vous être octroyé mensuellement ? questionne le doux philosophe.

Balbutiements ! Le *errare humanum est* doit avoir désemparé la classe. Puis silence.

— Efforcez-vous d'économiser, de mettre un peu de votre argent de poche de côté. Ne faites pas comme moi qui n'ai jamais su en mettre que de côtés et d'autres. De tous les côtés, dirais-je pour me faire comprendre des cancres.

Nous allons arriver dans ma petite gare. Il va me falloir descendre, hélas ! Je tire un coup de chapeau à ce Socrate blet et pourtant digne, correct dans sa personne et dans ses paroles.

J'ai ouvert la portière lorsque je l'entends demander :

— Quel est le seul Saint actuellement honoré en Russie ?

Téméraire et patient, désireux de m'instruire, j'attends debout sur le marchepied, dédaigneux des conseils du conducteur, et j'entends :

— C'est le syn... dicat !

Je saute, heureux d'en avoir appris « une » que vous connaissiez certainement depuis longtemps.

Mais que j'ignorais, moi...

Jean du Cep.

Lettre au Syndic

Paris, le 26 avril 1950.

Cher papa,

Si une pomme, tombant aux pieds de Newton, mit celui-ci sur la trace des lois de l'attraction universelle, un simple livre, acheté au hasard d'une flânerie le long des quais de la Seine, décida Casimir Buffet à explorer le monde mal famé des mauvais garçons. J'ignore le nom de la pomme et ce qu'en fit Newton, mais je sais que le livre s'appelait Jésus la Caille *et que Buffet le dévora littéralement. Cette absorption hâtive sembla le transformer plus sûrement que ne l'aurait fait une série de piqûres du sérum Bogomoletz. Il commença par ressortir sa vieille casquette type « jeu d'échecs », noua la belle écharpe vert de gris qu'il portait croisée d'habitude, et s'essaya à une démarche plus souple. On put le voir sortir chaque matin de la maison à pas feutrés, soulever le bord de sa casquette d'un coup de pouce négligent pour saluer la concierge et (fait beaucoup plus significatif), remonter son pantalon d'un mouvement sec des deux poignets collés aux hanches quand il croisait « un flic » (geste purement protocolaire, d'ailleurs, car il avait conservé ses bretelles).*